

## Le déclin de la philosophie française

Je tiens à remercier David Miller de m'avoir invité à prendre la parole à la Société Existentialiste, comme il l'a fait à plusieurs reprises par le passé. Je garde un souvenir très ému de ma première présentation devant cette Société, « La Phénoménologie de la Technologie », en 1995 à l'amphithéâtre de la Royal Society, il y a plus de trente ans, et qui trouve encore un certain écho dans ma présentation d'aujourd'hui. Je peux également mentionner qu'il y a 132 ans, jour pour jour, des anarchistes commettaient un attentat à la bombe au restaurant Foyot, rue Condé, à Paris. Cet acte s'inscrivait dans une série d'actions de « propagande par le fait » menées par les anarchistes contre leurs ennemis de classe de l'époque, et le restaurant était fréquenté par les hommes politiques et leurs bailleurs de fonds. Dans ce cas précis, la bombe, placée dans un vase, ne blessa gravement qu'une seule personne, Laurent Tailhade, sympathisant anarchiste, poète et ami proche du célèbre critique d'art, commissaire d'exposition, collectionneur et anarchiste Félix Fénéon, qui fut tenu pour responsable de l'attentat. La bombe a toutefois laissé un trou assez important, de plus d'un mètre de diamètre, dans le mur du restaurant.

Dans le cadre d'une campagne continue d'actions fratricides menées par des anarchistes contre d'autres anarchistes, intentionnelles ou non, j'espère que nous pourrons l'éviter aujourd'hui. Je préfère considérer la Société existentialiste, ainsi que plusieurs autres groupes similaires de Melbourne, comme plus proches de la République des Lettres française, ou, plus justement peut-être, comme une version des salons animés par Marie Geoffrin, Julie de Lespinasse, Suzanne Necker et d'autres. Je tiens à souligner que les salons n'étaient pas de simples réunions de loisirs pour intellectuels et artistes. Ils constituaient une arme des Lumières, des espaces de travail civiques et critiques, pour ce que l'on pourrait appeler la sphère publique, et allaient directement mener à la Révolution française. Cette description est essentielle à la compréhension de la présentation d'aujourd'hui, « Le déclin de la philosophie française », car les salons et la République des Lettres marquent le début de la philosophie critique française, dont la production et les idées ont tracé une voie de choix pendant plus de deux siècles, à partir du milieu des années 1750.

Il convient de commencer par quelques définitions de travail, élaborées à partir du titre de la présentation : « Déclin », « Français », « Philosophie ». Par « déclin », nous entendons une diminution, un amoindrissement. Mais je souhaite également l'inscrire dans une perspective narrative et historique : la philosophie française moderne a une origine, un développement, un apogée, et elle connaît aujourd'hui un déclin, avec la possibilité d'une disparition progressive et discrète ou d'une renaissance durable. La définition de « français » n'est pas non plus chose aisée. Il ne semble pas tout à fait juste de limiter cette description aux seules idées et aux seuls auteurs originaires de France. Outre les territoires d'outre-mer, il faut prendre en compte les contributions des intellectuels issus des colonies françaises ou d'autres pays sous domination française, car la France, encore aujourd'hui, est gouvernée avec des visées impérialistes. De plus, il existe bien sûr des régions francophones d'Europe et du Canada qui font partie d'autres pays, notamment la Belgique, la Suisse et le Canada. Dans le cadre de cette présentation, j'adopterai une approche inclusive et définirai la philosophie française comme l'ensemble des œuvres et des idées exprimées en langue française, porteuses de l'esprit français. Une transcription de cette présentation sera disponible en anglais et en français.

Enfin, il y a la question de la « philosophie ». En tant que responsable des relations universitaires de la Société internationale des philosophes et collectionneur assidu de diplômes, il n'est guère surprenant que j'aie une définition personnelle assez formelle de ce qui constitue la philosophie : l'ontologie, l'épistémologie et la logique. Ces trois disciplines sont véritablement à l'origine de toute connaissance et, notamment, une grande partie de ce que l'on appelle « philosophie », et en particulier la « philosophie existentialiste », relève plus justement de la discipline relativement récente de la « psychologie positive », l'étude de ce qui donne un sens à la vie. Pour les besoins de

cette présentation, et en particulier pour cette Société, j'inclurai la « psychologie positive ». Si vous le souhaitez, dans un sens contemporain, la présentation pourrait s'intituler : « Le déclin de la philosophie et de la psychologie françaises », et la psychologie française sera certainement un point d'intérêt particulier. Les disciplines évoluent, bien sûr, mais comme l'illustre le célèbre jeu Wikipédia, tout mène à la philosophie.

Ces définitions étant posées, il convient d'entreprendre un survol, certes rapide, des contributions majeures de la philosophie française. Votre présentateur est un francophile convaincu, quoique critique. Nul doute que je nourris depuis longtemps une profonde affinité pour la France, notamment en ce qui concerne les beaux-arts, la gastronomie, la politique républicaine et la philosophie française, du moins des Lumières aux situationnistes. J'admire la douceur de Jean-Jacques Rousseau, l'immense savoir et l'envergure de Denis Diderot, ainsi que le courage de tous les philosophes qui ont défié l'absolutisme monarchique et l'influence paralysante de l'Église, et qui ont contribué à l'émergence de la sphère publique moderne grâce aux salons, organisés, de façon scandaleuse, par des femmes mécènes, les « salonnières ». Au XIXe siècle, la philosophie positive trouve son essor chez Henri de Saint-Simon, Auguste Comte et Hippolyte Taine, qui contribuent respectivement à des visions idéalisées de la société grâce à la technologie, à l'application de la méthode scientifique à la sociologie et, de façon remarquable, à une approche positiviste des arts. Il est important de souligner ici l'immense contribution du physicien Pierre Duhem à l'histoire et à la philosophie des sciences ; son influence sur le positivisme du XXe siècle est considérable. À l'inverse, il convient de mentionner l'éclectisme systématique de Victor Cousin.

En traversant ces deux siècles, on constate les contributions d'Henri Bergson à la psychologie, à l'inconscient, à la mémoire et à la multiplicité. Au XXe siècle, on observe les mathématiques et la physique d'Henri Poincaré, la phénoménologie perceptive de Maurice Merleau-Ponty, qui viendra enrichir l'herméneutique de Paul Ricoeur, et l'ensemble de ces travaux contribuera à l'émergence de l'épistémologie française, fascinante et singulière, en philosophie des sciences. On note également les contributions majeures de Simone de Beauvoir et de son compagnon, Jean-Paul Sartre, au féminisme. Tous deux, avec l'absurde ontologique d'Albert Camus et l'idéal de vie exceptionnel de Simone Weil, ont contribué à ériger l'existentialisme en force philosophique majeure de l'époque, revendiquant la primauté de l'existence sur l'essence, l'authenticité des comportements et des pensées, et la reconnaissance de la tension entre l'être humain, à la fois objet et sujet. Il y a ensuite le domaine de la sémiotique, ou sémiologie, pour reprendre le terme français, l'étude des signes, des symboles, de leur interprétation et de leur signification, dont les origines remontent à Ferdinand de Saussure. De la sémiotique découle également le structuralisme, une méthode sémiologique d'interprétation des caractères et d'analyse narrative (notamment le rôle des significations synchroniques et diachroniques) pour la cognition, le comportement et la culture. Cette méthode sera employée par Claude Lévi-Strauss en anthropologie, Roland Barthes en sémiologie, Louis Althusser pour le marxisme structuraliste, Pierre Bourdieu en sociologie, Jean Piaget en psychologie du développement et Jacques Lacan en psychanalyse – nous reviendrons sur ce dernier point prochainement !

Le milieu du XXe siècle, les années 1950 et 1960, représentent l'apogée de la philosophie française moderne. Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, la question existentielle de l'authenticité résonna d'une manière particulière ; dans les moments les plus sombres et les plus difficiles, les aspirations au courage et à la moralité brillent avec le plus d'intensité. Il est aisé de rechercher l'authenticité lorsque l'on mène une vie paisible et confortable ; c'est une tout autre affaire lorsque son pays est sous occupation nazie. Tandis que l'Europe se reconstruisait, la France acquit du prestige au Conseil de sécurité des Nations Unies, tandis que les populations d'Afrique-Occidentale française, d'Indochine et d'ailleurs se libéraient du joug du colonialisme et de l'impérialisme, un mouvement largement soutenu par les philosophes français, notamment ceux de l'école

existentialiste. Les nationalistes français de tous bords – réactionnaires, conservateurs, libéraux – se montrèrent moins favorables, à des degrés divers. Comme on pouvait s'y attendre, les conservateurs et l'extrême droite eurent souvent recours à la violence contre les mouvements indépendantistes, et c'est encore le cas aujourd'hui. Pour les nationalistes libéraux, cette réaction pourrait susciter un humour grinçant : « Mais vous faites partie de la plus grande civilisation de l'histoire », diraient-ils à leurs sujets non européens, « pourquoi ne voulez-vous pas être français ? »

Le conflit entre l'ancienne France et la nouvelle France d'après-guerre atteignit son point culminant lors des événements de mai 1968, marqués par une combinaison de grèves et d'occupations massives d'entreprises et de vastes mouvements de protestation étudiante. Contrairement à la Révolution française, les forces en place parvinrent à se maintenir au pouvoir, en partie grâce à l'incapacité du Parti communiste français à adopter une posture révolutionnaire. Elles obtinrent certes une augmentation de 10 % des salaires et de 35 % du SMIC, fixant ainsi le prix de leur obéissance : celui-ci couvrait à peine les pertes de salaire subies pendant les grèves.

Les événements, et notamment les échecs de mai 68, ont profondément marqué les intellectuels français. Le structuralisme, sous l'impulsion de Michel Foucault et de Jacques Derrida, a évolué respectivement vers le post-structuralisme et la déconstruction. L'analyse historique du pouvoir, des institutions et des comportements proposée par Foucault est remarquable et louable, mais, sur le plan philosophique, ses recherches souffrent d'un manque de clarté méthodologique et d'un relativisme éthique. Sur le plan sociologique, la question de l'agentivité est négligée, ce qui conduit à une vision unilatérale du pouvoir et, finalement, à une incapacité à distinguer vérité, pouvoir et savoir. Derrida nous offre une méthode pertinente pour appliquer la dialectique, en particulier à l'analyse littéraire. Il pratique une forme d'obscurcissement intentionnel en utilisant des mots à la signification ambivalente. Cette forme de jeu, cette jouissance, caractérise la pensée post-structuraliste et postmoderne et recèle une grande valeur perspicace, poétique, voire thérapeutique. Cependant, il est indispensable, à un moment donné, de s'exprimer avec clarté et honnêteté. Comme l'a justement dit le philosophe du langage courant John Searle lors d'un célèbre débat avec Derrida : « le faible niveau de l'argumentation philosophique, l'obscurantisme délibéré de la prose, les affirmations outrancièrement exagérées et la volonté constante de donner l'apparence de la profondeur en formulant des affirmations qui semblent paradoxales, mais qui, à l'analyse, s'avèrent souvent futiles ou insignifiantes. »

Plutôt que de s'attaquer aux problèmes critiques de la société moderne, comme l'avait fait Jürgen Habermas en Allemagne avec son ouvrage « Crise de la légitimité », les intellectuels français se sont tournés avec enthousiasme vers l'ambiguïté et une érudition souvent douteuse, à l'image des écrits de Jean-François Lyotard, notamment « La Condition postmoderne », qui avance des affirmations particulièrement fascinantes sur la mécanique quantique et la théorie du chaos. Ce texte propose une sociologie prometteuse et naissante de l'informatisation de la société, qui, malheureusement, n'a pas été approfondie en matière d'économie politique. Lyotard, en effet, s'est détourné du libidinal pour se tourner vers le sublime, un triste constat pour un homme qui avait consacré quinze ans de sa vie à la politique révolutionnaire dans les années 1950 et 1960. Pour combler cette lacune, Jean Baudrillard s'est livré à une critique culturelle provocatrice et singulière des nouveaux médias et de l'interrelation des signes (allant jusqu'à élaborer une économie politique de la sémiologie) et de l'hyperréalité. Cependant, il n'hésitait pas à tenir des propos grandiloquents et obscurantistes, comme celui selon lequel « la guerre du Golfe n'a pas eu lieu », et, plus improbable encore, que le postmodernisme marquait la fin du travail, de la production et de l'économie politique. La même critique que Searle adressait à Derrida s'applique ici : Baudrillard est souvent davantage une célébrité qu'un chercheur.

Jacques Lacan est sans doute l'une des figures les plus influentes de la pensée post-structuraliste et post-moderniste française, souvent sujette à controverses. Il est le penseur le plus important, et son

lien avec le déclin de la philosophie française est indéniable. Personnage charismatique, manipulateur, dominateur et intelligent, Lacan, véritable célébrité, fut exclu de l'Association psychanalytique internationale, officiellement pour avoir imposé des séances à durée fixe, qui furent par la suite réduites à dix minutes (sans réduction proportionnelle des honoraires exorbitants). Il agressait physiquement ses patients et, s'ils lui plaisaient, les séduisait. Le taux de suicide parmi ses patients était anormalement élevé. Il se faisait appeler « Maître » par ses étudiants et, comble de l'ironie, rompit une longue amitié avec un collaborateur qui avait écrit un article sur le narcissisme sans le citer.

Écrivain délibérément obscurantiste, Lacan modifiait le sens des mots qu'il employait tout en prétendant pratiquer une forme de structuralisme, affirmant que « l'expérience psychanalytique découvre dans l'inconscient toute la structure du langage », et se réclamant d'un « retour à Freud », contrairement aux autres psychanalystes. Lacan amalgamait l'inconscient et le préconscient, et puisait presque entièrement ses connaissances linguistiques chez Saussure, alors même que le reste de la communauté linguistique s'intéressait à d'autres penseurs, comme Chomsky (qui considérait Lacan comme un charlatan). Lacan, fasciné par les mathématiques mais n'y connaissant pratiquement rien, a développé des « mathémèmes », des représentations symboliques abstraites et étonnamment incohérentes, sous forme d'équations simples ou de descriptions topologiques dénuées de sens, tant du point de vue mathématique que psychanalytique. Parmi les exemples notoires, citons « Significateur/Signifié = Énoncé » et « Le tore existe réellement et il est précisément la structure du névrosé. Ce n'est pas une analogie ; ce n'est même pas une abstraction, car une abstraction est une sorte de diminution de la réalité, et je pense que [le tore] est la réalité même ». On peut également citer la comparaison entre la racine carrée de moins un (un nombre irrationnel) et le phallus symbolique (un concept impensable). Tout comme Althusser aurait dû garder ses mains pour lui-même, Lacan aurait dû garder sa main loin de son.

Lacan a exercé une influence particulière sur Gilles Deleuze et Félix Guattari, dont l'ouvrage en deux volumes « Capitalisme et Schizophrénie » soutenait que la schizophrénie, plutôt qu'une maladie mentale, était un « processus de déterritorialisation » permettant de se libérer des structures mentales capitalistes et œdipiennes. En nous concentrant ici sur le premier volume, nous constatons qu'ils font parfois référence à la maladie au sens propre, parfois à une métaphore, et souvent à un mode de pensée métaphorique volontaire, irrationnel ou transgressif. Au sens littéral, ils concevaient ce « processus » comme illustrant l'expérience d'intensités brutes et non filtrées, et Guattari, en particulier, a développé la « schizoanalyse » pour analyser le désir et la subjectivité. Écrits en 1972 et 1980 (le second volume étant un exemple fascinant de vulgarisation appliquée aux études culturelles), ces affirmations sont tout simplement erronées ; nous en savons aujourd'hui plus sur la schizophrénie qu'il y a cinquante ans. Nous savons qu'il s'agit souvent d'une maladie mentale invalidante, fortement influencée par la génétique et relativement traitable par médicaments. La maladie n'offre pas une vision brute et sans filtre de la réalité, mais se caractérise au contraire par un filtrage neurologique générant des hallucinations, souvent sources de terreur chez le patient. Il est, naturellement, extrêmement rare qu'un schizophrène perçoive sa maladie comme émancipatrice à long terme. L'occasion est également saisie ici pour critiquer une autre contribution majeure de Deleuze à la philosophie : son approche de l'identité et de la différence. Deleuze avait pourtant bien commencé, en constatant que l'identité prime souvent sur la différence. Il apporte une contribution pertinente en affirmant que l'identité dépend de la différence, mais, trop sûr de lui, il conclut en inversant cette primauté erronée pour prétendre que la différence prime sur l'identité. Ce type d'approche, où une opposition binaire est critiquée à juste titre puis remplacée par une autre tout aussi erronée, semble caractéristique du déclin de la philosophie française.

Luce Irigaray, philosophe féministe, linguiste et psychanalyste, est une ancienne élève de Lacan et une critique post-structuraliste de ce dernier. Exclue de l'« École freudienne de Paris » de Lacan, elle met en lumière, à juste titre, les concepts sexistes, symboliques (et parfois littéraires) de

l'angoisse de castration et de la domination du phallus chez ce dernier. Elle propose une analyse pertinente du langage, du genre, de l'identité et de la différence, ainsi qu'une critique approfondie de ce qu'elle nomme « phallogocentrisme ». Cependant, l'influence de Lacan est également présente, avec des affirmations pour le moins extravagantes et totalement erronées sur des points factuels. Elle prétend par exemple qu'Einstein a connu des « accélérations sans rééquilibrage électromagnétique » et que la relation masse-énergie ( $E=mc^2$ ) est une « équation sexuée » car « elle privilégie la vitesse de la lumière par rapport à d'autres vitesses qui nous sont vitales ». Elle affirme également que la mécanique des fluides, contrairement à la mécanique des matériaux rigides, est négligée en ingénierie car les fluides sont considérés comme féminins. Il est à noter qu'ils n'ont apporté aucune contribution à la mécanique des fluides et que, s'ils s'étaient sérieusement intéressés à cette discipline, ils auraient découvert que la moindre influence de la mécanique des fluides tient simplement à sa complexité (il convient de mentionner ici que les systèmes de calcul haute performance et la programmation parallèle ont considérablement simplifié les simulations de fluides). Il est également fait mention de la manière dont Julia Kristeva, malgré ses liens étroits avec les traditions psychanalytique et post-structuraliste, est parvenue à éviter toute affirmation scientifique spéculative et tout essentialisme de genre. Ceci s'explique probablement par sa distinction marquée entre le symbolique et le sémiotique, sa conception anti-essentialiste de la subjectivité en perpétuelle transition et son rejet constant des identités collectives ontologiques.

L'anthropologue, ethnologue et philosophe Bruno Latour offre un autre exemple de réflexion pertinente et intéressante aboutissant à des affirmations provocatrices, voire absurdes. Initialement, ses critiques des pratiques d'embauche en Afrique et de leur lien avec l'éducation, étayées par de nombreuses études de cas, ont fait de « La construction sociale des faits scientifiques » un ouvrage fondamental pour les études scientifiques et technologiques. Cependant, au lieu de chercher à améliorer l'objectivité scientifique, Latour et d'autres ont avancé l'argument fallacieux selon lequel les faits seraient construits et non découverts. De même, dans une tentative de critique de la dichotomie nature-culture, et notamment en ce qui concerne les acteurs non humains, Latour a proposé un « parlement des choses », une notion proche de la fiction juridique de la personne morale, mais transposée à l'échelle de la société. Un fait scientifique, une règle juridique, un mouvement esthétique sont autant de « choses » inscrites dans un réseau dynamique. Si l'individualisme méthodologique est manifestement erroné (nous adaptons notre comportement et notre tenue vestimentaire au travail), il ne fait aucun doute que le pouvoir d'agir appartient à chacun. Latour, cependant, remet cela en question grâce à la théorie de l'acteur-réseau (ANT).

Il est possible d'explorer plus en profondeur de nombreux autres exemples de dérives de la philosophie française. À bien des égards, il est assez facile, et même plutôt plaisant, de se livrer à une satire mordante des écrits post-structuralistes et post-modernistes des cinquante-cinq dernières années, de les déconstruire, de leur ouvrir le crâne et d'exposer au grand jour le vide qui y règne. De fait, une grande partie de ces dérives a déjà été analysée en détail, qualifiées de « foutaises à la mode », titre anglais évocateur de l'ouvrage français – tout aussi évocateur – « Impostures intellectuelles » (1997), d'Alan Sokal et Jean Bricmont, qui mettent en lumière le type de contenu qui succédera au « Générateur d'essais postmodernes » d'Andrew C. Bulhak (Université Monash, 1996). Cependant, si une rétrospective historique est essentielle à la compréhension, il est tout aussi important de dépasser le cadre de cette guerre culturelle philosophique vieille de plus de vingt-cinq ans. La critique, à elle seule, n'explique pas pourquoi la philosophie française a décliné ni s'il existe une possibilité de redressement, et, surtout, elle n'aborde pas la question de ce que l'on peut réellement tirer d'utile de la philosophie française post-structuraliste.

Deux raisons majeures sont ici identifiées comme contribuant au déclin de la philosophie française. La première est l'incapacité à appréhender pleinement le nouvel environnement et la nouvelle compréhension postcoloniaux. Les philosophes français étaient certes sensibles et soutenaient les

luttres de libération nationale des anciens territoires. Mais, élevés dans un contexte où l'identité française jouit d'une primauté culturelle, ils oscillaient entre des idéaux quasi impériaux et un abandon irresponsable. Cela peut se comprendre à l'époque, mais après tant de décennies, on pourrait s'attendre à une plus grande sensibilité à la philosophie postcoloniale, ne serait-ce que par souci de justice. La seconde raison est l'échec théorique et politique, déjà mentionné, du mouvement révolutionnaire de Mai 68. Cet échec, qui aurait dû conduire à une analyse lucide de la conscience de la classe ouvrière française et à un redoublement d'efforts de la part des intellectuels pour comprendre, d'un point de vue à la fois phénoménologique et authentique, a au contraire conduit à l'évasion et au repli sur soi. Les jeux de mots, la fantaisie, l'ambivalence, l'obscurité, la sensualité et un savoir éclectique occuperont une place de choix chez les écrivains postmodernes français, à mesure que le mouvement s'orientera vers une dimension esthétique. Ce qui est tout à fait acceptable, bien sûr, pourvu que cela soit clairement affirmé. Après tout, la sincérité est la marque de l'art, car la vérité est belle. Cet art peut même s'appliquer aux recherches scientifiques, comme l'illustre Michel Serres, avec ses descriptions envoûtantes, voire poétiques, des phénomènes naturels, et dont « Le contrat naturel », paru en 1990, constitue une des premières réflexions philosophiques sur la nécessité de lutter contre le changement climatique.

S'il existe un avantage indéniable et une contribution durable à la philosophie post-structuraliste et post-moderniste, c'est assurément leur compréhension du contexte post-industriel et de l'attrait de l'hédonisme culturel, tantôt célébré, tantôt critiqué. Cette philosophie trouve assurément un écho dans le capitalisme avancé contemporain. Même Baudrillard, l'un des auteurs les plus pertinents et éclairants sur la dégradation du sens concret dans la société contemporaine, s'inscrit dans une vision du monde empreinte de nostalgie, où les faits existaient et où les affirmations de vérité fondées sur des faits constituaient le fondement du débat de vérification, et non de simples annonces médiatiques éphémères dans un monde post-vérité superficiel.

La situation n'est pas entièrement désespérée pour la philosophie française. Il est nécessaire de revenir aux conditions phénoménales matérielles, plutôt qu'à l'idéalisme ; de privilégier l'interprétation herméneutique et la pragmatique linguistique aux jeux de mots sémantiques ; d'explorer l'économie politique et la philosophie morale plutôt que la critique culturelle ; d'abandonner la psychanalyse dépassée et les tentatives de construire un langage autour de l'inconscient – pour lequel, il faut le préciser, aucune preuve empirique n'existe –, et de s'orienter vers des recherches ancrées dans la réalité psychologique, telles que les biais implicites, les motivations cachées, les intérêts particuliers et la théorie esthétique qui, bien sûr, possède une valeur thérapeutique avérée. On peut commencer, comme une sorte de passerelle, par Catherine Malabou, issue de la tradition déconstructionniste et post-structuraliste et qui écrit assurément dans ce style (ou ce langage, si l'on préfère), mais qui applique ces concepts à la matérialité et, éclairée par les neurosciences, développe le concept de plasticité du sujet, l'expérience de la transformation et ce que signifie être transformé, au niveau cérébral, par le traumatisme, par le processus biologique.

Certains philosophes français adoptent les approches susmentionnées. Parmi les philosophes pragmatiques du langage, on peut citer l'œuvre fondatrice d'Oswald Ducrot et ses recherches sur l'argumentation et les présuppositions. François Recanati, dont les contributions sur la dépendance contextuelle du langage, de la pensée et des actes de langage sont extrêmement précieuses, notamment en pragmatique vériconditionnelle, est également une figure importante. Il est à noter que Recanati a débuté au sein de la communauté lacanienne, qu'il a quittée, la jugeant dénuée de sens, pour se consacrer à la philosophie du langage ordinaire. Anne Rebol associée théorie philosophique et travail empirique en pragmatique, avec des études approfondies sur l'évolution du langage en lien avec la cognition individuelle et l'intégration communautaire. Jacques Moeschler propose des analyses pragmatiques formelles des connecteurs, des implicatures sémantiques et d'autres développements essentiels de la pragmatique formelle, en posant la question fondamentale :

« Pourquoi le langage ? » Pascal Engel s'est intéressé à l'empiètement pragmatique, à l'épistémologie et à l'intersection de la logique, de la sémantique et de la pragmatique.

Dans le cadre des approches existentielles-phénoménologiques, Claude Romano s'intéresse aux effets transformateurs des événements marquants de la vie, tandis que Renaud Barbaras étudie, à l'inverse, la genèse phénoménologique du sens tout au long de l'existence. Jean-Luc Marion offre une description et une compréhension remarquables des « phénomènes saturés », ces expériences et cette conscience où nos sens sont submergés. Marc Richir, quant à lui, a développé une « phénoménologie de l'inapparent », ces franges vagues et chaotiques qui se situent juste sous la surface de la perception consciente. Emmanuel Falque explore les limites finies de la phénoménologie et des expériences existentielles du sujet incarné, et François Raffoul se concentre sur la dimension éthique de notre « événement » d'être-au-monde.

Enfin, à la croisée de la théorie critique de l'École de Francfort et de la philosophie française, Emmanuel Renault (à ne pas confondre avec le célèbre chef cuisinier du même nom) mène des recherches sur les pathologies sociales, les souffrances engendrées par le conditionnement social, et, mêlant influences post-structuralistes et théorie critique, explore la notion de reconnaissance. Stéphane Haber explore l'émancipation politique, la dépossession et l'aliénation sous le capitalisme, en lien avec l'épistémologie. Yves Cusset, figure atypique du genre, philosophe et humoriste de profession (son style vestimentaire s'inscrit d'ailleurs dans l'esprit de ce dernier), apporte des contributions éclairantes à la philosophie de la communication rationnelle, de l'art et de l'humour.

Tous ces penseurs démontrent que la philosophie française recèle bien plus que de simples germes de renouveau. Leur approche diffère radicalement de celle des penseurs post-structuralistes et post-modernistes plus connus ; leurs œuvres, généralement moins provocatrices, n'en sont pas moins souvent plus stimulantes sur le plan pratique. Dans un contexte où le post-structuralisme et une grande partie du postmodernisme ont atteint leurs limites, fondés sur de fausses hypothèses et aboutissant à la gêne plutôt qu'à l'utilité, le moment est assurément venu pour de nouveaux développements en philosophie française qui intègrent à la fois les apports traditionnels d'authenticité et d'expérientialité que nous lèguent les existentialistes et les phénoménologues, le rationalisme lucide de la philosophie du langage ordinaire et de la pragmatique, et, dans une perspective émancipatrice, une approche éclairée des nouveaux environnements culturels, techniques et politiques de notre époque.

Lev Lafayette. Présentation à la Société existentialiste, le 4 mars 2026